

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 17 (1967)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

HENRI LE SAUX, O.S.B. : *La rencontre de l'hindouisme et du christianisme*. Paris, Editions du Seuil, 1966, 235 p.

HISTOIRE
DES
RELIGIONS

Il n'y a jamais eu, en dehors de quelques cas isolés, de véritable rencontre entre l'hindouisme et le christianisme. Aussi ne trouvera-t-on pas, dans l'ouvrage de dom Le Saux, l'histoire d'un événement qui se situe encore dans l'avenir, mais une méditation sur les conditions de cet événement. L'auteur, qui fut d'abord le compagnon de l'abbé Jules Monchanin à Shantivanam (Inde du Sud), a été comme lui vivement frappé par l'authenticité irrécusable de l'expérience mystique indienne — plus précisément, de l'expérience advaitine. Armé de sa foi chrétienne, et d'avance convaincu que les trésors spirituels de l'Inde « sont des biens de l'Eglise », il cherche avec ardeur, en compagnie de quelques esprits frères, la voie d'accès des chrétiens à ces trésors. Son livre évoque une série de rencontres ecclésiales qui ont eu lieu aux Indes sous son inspiration et dans ce but précis. Selon dom Le Saux, les valeurs indiennes sont entièrement intégrables par un christianisme vécu en profondeur, qui seul peut leur donner leur vraie signification. Mais si tel est le dessein lointain de Dieu, l'effort des hommes — des chrétiens — doit consister d'abord à réaliser les conditions dans lesquelles un dialogue avec les spirituels de l'Inde sera possible. Or ces conditions sont d'ordre intérieur : « En ce qui concerne maintenant la mission de l'Eglise... en Inde, il ne fait aucun doute que le rayonnement et l'acceptation de son message seront directement fonction de la profondeur de vie mystique et contemplative qui sera la sienne... Seule une Eglise qui, par la réalisation plénière de son expérience de foi, aura atteint en elle-même cette profondeur où se situe la vie spirituelle authentique de l'Inde, sera capable de dialoguer avec elle sur le plan religieux » (p. 204). Même si l'on hésite à anticiper avec l'auteur sur le sens dans lequel se fera l'échange entre l'Est et l'Ouest, on ne peut qu'approuver les méthodes qu'il préconise pour permettre cet échange. Il serait sans aucun doute extrêmement fructueux.

HÉLÈNE BRUNNER.

ANDRÉ BAREAU, WALTER SCHUBRING et CHRISTOPH VON FÜRER-HAIMENDORF : *Les religions de l'Inde. III : Bouddhisme, jaïnisme, religions archaïques*. Paris, Payot, 1966, 334 p.

Troisième volet du triptyque indien dans cette collection, le présent volume à son tour se divise en trois : A. Bareau parle du bouddhisme, W. Schubring du jaïnisme, et C. Von Fürer-Haimendorf des religions archaïques du continent indien. La répartition de la matière entre les trois parties est fort inégale, puisque les trois quarts de l'ouvrage concernent le bouddhisme seul. Le travail d'André Bareau, qui puise directement aux sources scripturales innombrables du bouddhisme et tient compte des toutes dernières découvertes en ce domaine prend une place d'honneur parmi les traités classiques sur le bouddhisme. Sa richesse et son caractère documentaire et systématique le feront peut-être trouver rébarbatif en certaines de ses parties par les lecteurs pressés ; mais les

autres seront heureux d'avoir en mains un exposé complet, bien que condensé, de l'histoire du bouddhisme, de sa littérature et de sa doctrine, ainsi qu'une description de la vie de la communauté aux différentes époques. Il est dommage que l'état embryonnaire des recherches sur le bouddhisme tantrique ne permette pas à l'auteur d'entrer dans plus de détails sur cet aspect du bouddhisme indien, dont l'importance pratique semble avoir été considérable ; mais le regret que nous exprimons là n'est en aucune façon une critique, et notre admiration reste entière pour cet ouvrage, où l'extrême richesse de la documentation n'enlève rien à la clarté rigoureuse de l'exposé. — Les études jaïns sont beaucoup moins avancées que les études bouddhistes, et c'est ce qui explique en partie la brièveté de l'étude de W. Schubring ; mais il semble que l'auteur ait eu peur de faire « manuel » et par là de lasser le lecteur. Son exposé apporte, certes, beaucoup de renseignements précieux sur cette religion jaïn, qui apparaît dans l'Inde à peu près en même temps que le bouddhisme, et dont le développement devait être si différent de celui de la religion sœur. Mais le lecteur soucieux de précision reste insatisfait par l'étude si rapide, souvent allusive et volontairement non systématique qu'on lui propose. — On reste sur sa faim aussi après la lecture du travail de C. Von Führer-Haimendorf ; mais la faute en est à l'éparpillement de la matière elle-même, ces religions tribales de l'Inde étant loin de former un tout qui se laisserait analyser systématiquement. L'auteur essaie pourtant de nous présenter cet ensemble divers de façon logique. Nous lui savons gré de cet effort, et surtout des nombreuses observations personnelles dont il nous fait part : ayant étudié sur place plusieurs des groupes dont il traite, il en parle en familier. — Tableaux chronologiques, index et bibliographies complètent heureusement l'ouvrage, et font de ce troisième volume des *Religions de l'Inde* un véritable instrument de travail.

HÉLÈNE BRUNNER.

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

LARS THUNBERG : *Microcosm and mediator. The theological anthropology of Maximus the Confessor.* Lund, C.W.K. Gleerup ; Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1965, 500 p.

Il y a peu de travaux sur Maxime le Confesseur et sa doctrine est souvent ignorée. D'ailleurs, elle ne se présente pas sous la forme de traités systématiques et il est souvent difficile de la dégager avec précision. Mais elle ne laisse pas d'être importante en elle-même et par l'influence qu'elle a exercée : le Moyen Age latin l'a connue sous la forme d'une traduction partielle due à Jean Scot Erigène. Aussi faut-il se réjouir de la publication de cet ouvrage qui rend justice au penseur oriental et l'étudie avec tout le soin désiré. Un des principaux mérites de l'auteur est de confronter sans cesse la pensée de Maxime avec celle de ses prédécesseurs, en particulier Origène, Evagre, Denys, Grégoire de Nysse et Grégoire de Naziance. Il se livre à ce sujet à des analyses fines et instructives. Son point de vue est strictement historique et théologique ; il est donc plus limité que celui d'Urs von Balthasar qui ne craignait pas de citer, à propos de Maxime, Hegel ou Dostoïevski. Mais il y a tout lieu de féliciter de cette discipline et du choix qu'il a fait de centrer son étude sur l'anthropologie. A notre époque où l'on parle tant de l'homme, il est bon qu'on nous rappelle que certains de nos prédécesseurs ont eu de l'homme une idée infiniment plus haute que la nôtre. On trouve en effet chez Maxime une analyse précise de notre condition d'êtres incarnés, mais en même temps l'affirmation que la matérialité grossière, la sexualité et la mortalité sont des possibilités inférieures de notre nature, qui

ne sont ni nécessaires ni définitives. Par la sanctification et la déification, l'homme est régénéré en la condition supérieure qu'un choix plus heureux aurait pu lui donner dès le commencement, et il opère les médiations qui réunit à Dieu l'univers lui-même. L'auteur montre comment la déification, qui est comme l'autre face de l'Incarnation, n'implique nullement pour Maxime, la confusion des natures divine et humaine, de sorte qu'on retrouve à ce propos la définition du Concile de Chalcédoine. Livre de bonne foi au service d'une doctrine profonde.

FERNAND BRUNNER.

SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN : *Catéchèses*, tome III. Catéchèses 23-34. Actions de grâces 1-2. Introduction, texte critique et notes par Mgr Basile Krivochéine. Traduction par Joseph Paramelle, s.j. Paris, Editions du Cerf, 1965, 392 p. Sources chrétiennes, 113.

Ainsi s'achève la publication des Catéchèses de Syméon, dont le tome I parut en 1963. Ce tome III contient douze catéchèses et deux actions de grâces et il est complété par de précieux index : scripturaire, citations, noms propres. L'Index du vocabulaire spirituel nous est promis pour le volume des Lettres. — De nombreux thèmes reviennent, dont certains sont fort traditionnels, d'autres propres ou fortement marqués par la spiritualité ou la théologie du Nouveau Théologien : la pénitence, l'examen de conscience et les larmes, l'ivresse spirituelle, la lumière et le discernement, la lecture spirituelle des Ecritures, les éléments de la vie monastique (pour un jeune moine), lumière et sacerdoce. Il s'en prend à l'hérésie qui consiste à nier qu'on puisse atteindre le sommet de la vertu et de la contemplation. Il insiste sur l'action du Saint-Esprit, maître de la vie divine et sur la nécessité de proclamer les bienfaits de Dieu. Il le fait de belle manière dans ces Actions de grâces, où les éléments essentiels de sa spiritualité et de sa vie mystique apparaissent sous forme de prière. — D'autres volumes de Syméon sont sous presse (les Traités théologiques et éthiques) ou en préparation (les Lettres et les Hymnes) et il faut s'en réjouir à divers titres, surtout quand ils sont de cette qualité !

JEAN SAUTER.

GRÉGOIRE DE NYSSE : *Traité de la Virginité*. Introduction, texte critique, traduction, commentaire et index par Michel Aubineau. Paris, Editions du Cerf, 1966, 678 p. « Sources chrétiennes » 119.

Le nombre de pages de ce volume indique déjà que nous sommes en présence d'une petite somme. Certes le traité de Grégoire est plus long que d'autres traités du même genre ; il se livre à des développements profonds sur la virginité, le mariage et la vie spirituelle. Mais surtout, le P. Aubineau a tout mis en œuvre pour la mise en valeur de cette œuvre, conjuguant ses recherches lexicologiques sur Grégoire de Nysse et ses études de la littérature concernant la virginité consacrée. — Après la bibliographie (14 pages) et l'avant-propos, nous lisons une copieuse introduction de plus de 200 pages : biographie, genre littéraire, sources, doctrine et texte forment cinq chapitres importants et solides. Malgré leur ampleur, ils doivent se borner plusieurs fois à signaler quelques points. Le plus approfondi et le plus intéressant est l'étude du chapitre III du Traité comme cas exemplaire de rhétorique, l'étude sur Philon et Basile

d'Ancyre comme sources et surtout l'analyse précise et faite avec sympathie du développement du Traité. Le P. Aubineau conclut par quelques pages critiques fort équilibrées, auxquelles on souscrira facilement, montrant dans ce traité « la première esquisse d'une pensée puissante... sans dissimuler les lacunes... et les idées contestables ». — L'édition du texte est très soignée : elle tente d'améliorer, sans la bouleverser, l'édition Cavarnos (1952). L'édition Aubineau est un peu plus riche, moins composite. Pour ce qui est des éditions, il aboutit à une conclusion exactement inverse de Cavarnos. Pour Aubineau, SΦ sont une seconde édition étrangère à Grégoire. — La traduction, pas toujours facile, est remarquable, elle suit le texte de près, au risque parfois d'une trop grande technicité. Une bonne partie de la page est consacrée à des notes nombreuses, fournies et diverses. Certaines semblent accrochées un peu vite, à des mots prétextes (ainsi la note 2 de la page 247 sur la vie commune), mais la plupart proposent un matériel riche et souvent éclairant, avec des parallèles très nombreux. Elles forment un vrai commentaire continu par un auteur qui connaît bien Grégoire, les philosophes, les thèmes littéraires et spirituels et qui a un intérêt lexicographique marqué. — Celui-ci se manifeste encore par un index quasi exhaustif du vocabulaire grec (plus de 3000 mots — 70 pages) brièvement introduit. C'est le troisième de cette qualité dans les « Sources chrétiennes ». — Tout cela est complété par quatre brefs appendices et les deux index scripturaires et des auteurs anciens. — Cette édition est donc très riche, et malgré son ampleur il n'y a guère de lignes, voire de pages inutiles. Elle n'a donc pas été qualifiée sans raison de monumentale : elle est une mine de renseignements et un dossier bien présenté. Pouvait-on souhaiter mieux, malgré certains défauts de jeunesse à peine sensibles ? On espère qu'elle suscitera une vaste discussion, surtout lorsque la synthèse promise sur la virginité consacrée au IV^e siècle aura vu le jour.

JEAN SAUTER.

ANSELME DE HAVELBERG : *Dialogues*. Livre I : « Renouveau dans l'Eglise ». Texte latin, note préliminaire, traduction, notes et appendice par Gaston Salet, S.J. Paris, Editions du Cerf, 1966, 158 p. « Sources chrétiennes » 118. Série des Textes monastiques d'Occident, 18.

Ce texte du XII^e siècle méritait d'être édité et traduit, à cause de la personnalité de son auteur, de son sujet et de la manière de le développer. Un des premiers disciples de Norbert, Anselme fut plus de vingt ans évêque d'un diocèse de l'Allemagne sans cesse menacé par les Wendes. Mais il fut aussi conseiller, ami et envoyé des papes, des rois et des empereurs. Il voyagea beaucoup et fut en particulier à Constantinople, où il prit un vrai contact avec les orthodoxes. Les livres II et III des *Dialogues* sont un écho de ces discussions. Le livre I est une introduction : elle montre que s'il n'y a qu'une foi et une Eglise, il y eut aussi toutes sortes de nouveautés dans l'Eglise au cours des siècles. Ces changements ont eu lieu sous l'action du Saint-Esprit et ne sont donc pas à condamner. Au contraire, il faut se réjouir de l'unité de la foi dans la variété de ces œuvres et de ces vies, qui sont un signe de la jeunesse et du renouvellement de l'Eglise. Cette démonstration est faite, en particulier, dans un vaste résumé de l'Histoire passée, présente et future de l'Eglise, au travers des sept sceaux de l'Apocalypse. — Ce livre est donc actuel à plus d'un titre, même si les développements sont parfois un peu rapides.

Une brève introduction et une bibliographie donnent les indications nécessaires, tandis qu'un appendice de vingt-quatre pages rassemble des textes patristiques sur le thème de « L'Eglise au cours des siècles ». — Le professeur Salet est malheureusement mort en mai 1966 et il faut espérer que son œuvre sera poursuivie sans trop tarder, car les *Dialogues* sont l'œuvre principale d'Anselme et ils sont un jalon fort intéressant d'un genre qui fleurit aujourd'hui.

JEAN SAUTER.

Saint Dominique en Languedoc. Toulouse, Edouard Privat, 1966, 178 p.

Ce recueil contient les actes du premier colloque de Fanjeaux, qui s'est tenu dans cette petite localité du Lauragais du 16 au 31 juillet 1965. Ces colloques, consacrés à l'étude scientifique du Languedoc religieux du XIII^e siècle, sont placés sous le patronage de l'Institut d'études méridionales de la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse et de l'Institut catholique de Toulouse. Fanjeaux fut en effet, à partir de 1209, le foyer, pendant plusieurs années, de l'activité apostolique de saint Dominique, venu en Languedoc à l'appel des légats pour combattre le catharisme. — Parmi les études présentées, celles du P. M.-H. Vicaire, O.P., professeur à l'Université de Fribourg, met en lumière le caractère original et l'inspiration profondément évangélique de la mission de saint Dominique, synthèse de la prédication itinérante et mendiante et de la vie cénobitique. Face aux prédicants hérétiques, les frères prêcheront la doctrine des apôtres en menant la vie des apôtres. Ils iront deux à deux annoncer l'Evangile tout en s'enracinant dans une communauté. — Une autre étude du P. Vicaire est consacrée à l'extension de l'œuvre de saint Dominique dans le cadre du « negotium fidei et pacis », c'est-à-dire de l'ensemble de l'action de l'Eglise et des mesures coercitives prises à l'endroit des hérétiques quand la prédication échoue. Les rapports du saint avec la croisade sont peu évoqués. — Diverses études plus spécialisées sont dues notamment au professeur Warren F. Manning, de l'Université de West Virginia (Les vies médiévales de saint Dominique en langue vulgaire) et au chanoine Delaruelle, professeur à l'Institut catholique de Toulouse (La ville de Toulouse vers 1200, problèmes socio-économiques). — Nous attendons avec impatience le cahier du deuxième colloque, sur les Vaudois languedociens.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

GILLES LANGEVIN, S.J.: *Capax Dei.* Bruges et Paris, Desclée De Brouwer, 1966, 144 p.

Quelle fut la réponse de saint Thomas à la grande question qui préoccupa le Moyen Age, celle des rapports de la raison et de l'ordre surnaturel ? Tel est le sujet de cette étude, qui « se propose de retrouver, aux différentes étapes de son développement, avec ses nuances et ses méandres, la pensée de saint Thomas sur les points d'appui que la nature offre à la grâce en l'esprit créé » (p. 17). — Contrairement aux théologiens postérieurs, qui s'inquiéteront de préserver l'absolue gratuité de l'ordre surnaturel vis-à-vis des prétentions de la raison, il s'agissait pour saint Thomas, en face des excès d'une théologie négative, de montrer qu'il est possible à l'homme de contempler Dieu dans son essence et non seulement dans ses reflets. Certes, la Révélation demeure

indispensable pour combler l'abîme. Mais l'homme n'en a pas moins le désir naturel de voir Dieu. — Toutes les démonstrations de saint Thomas reposent sur une analyse de l'intelligence, dans sa causalité et sa finalité et dans son activité propre. Image de Dieu, seule immatérielle avec l'ange, elle ne peut trouver sa perfection que dans l'union à son principe. Si l'homme est incapable d'accéder sans la grâce à la vision béatifique, celle-ci répond pourtant au vœu le plus profond de sa nature. — Comme le remarque l'auteur, toute la pensée de saint Thomas se meut dans la problématique héritée de l'axiome néoplatonicien de la « *circulatio rerum* » : tout être a pour fin son principe et se meut vers lui. — L'unique et constante référence à l'intelligence nous paraît également très caractéristique du contexte historique de la pensée thomiste. Plutôt que sur le point des rapports de la nature et de la grâce, c'est dans sa définition de l'homme qu'elle nous semble aujourd'hui caduque.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

C. VIRGIL GHEORGHIU : *La jeunesse du docteur Luther*. Paris, Plon, 1965, 288 p. Traduit du roumain par Livia Lamoure.

Prêtre et romancier, C. V. Gheorghiu possède le don de raconter où d'autres biographes ne font qu'énumérer et analyser dates et doctrines. L'auteur consacre autant de pages à la description de la société médiévale — sa culture, son esprit, ses structures — qu'à la biographie proprement dite de Luther (jusqu'en 1505). Celui-ci naît au siècle du colonialisme et du capitalisme naissants, dans un monde de peur et de superstition dont le plus célèbre citoyen est le diable. Les tableaux se succèdent : la vague des révoltes paysannes, l'empereur qui cherche un emploi mieux rémunéré, la croisade des enfants mendiants, la chasse aux sorcières et l'extermination des races inférieures. Le docteur Luther est un enfant du Moyen Age. Rien dans sa jeunesse ne paraît exceptionnel : ni son ignorance de sa date de naissance, ni la rudesse de ses parents, ni son éducation scolaire, ni sa carrière universitaire, ni même la décision de renoncer entièrement à ce monde. Et pourtant, le chapitre final porte le titre combien significatif : « L'écroulement du monde médiéval : Luther se réfugie auprès du Bon Dieu. » — Soulignons encore l'intéressante thèse sociologique de l'auteur : « La société moderne... commence... au mois d'octobre 1517, ... et cette période se termine... au mois d'octobre 1917, ... à la révolution russe » (p. 11). *La société qui a surgi en octobre 1917 est une continuation du Moyen Age, avec Dieu en moins et l'équipement technique en plus. Le reste est exactement pareil. Identique* (p. 68).

HARTMUT LUCKE.

JOHANNES MÜLLER : *Martin Bucers Hermeneutik. Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte*, vol. XXXII. Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1965, 278 p.

J. Müller s'était fait connaître comme coéditeur des œuvres de Bucer. Décédé prématurément à l'âge de 39 ans, son ouvrage sur l'herméneutique du réformateur strasbourgeois prend la valeur d'un testament spirituel. L'auteur fait ressortir le caractère intellectualiste de l'anthropologie et de la théologie bucérienne. Le salut est une affaire de connaissance et de juste compréhension dont l'homme naturel est dépourvu. Dès lors, l'inspiration de l'Ecriture devient

un postulat de la foi. Bucer ne prône cependant pas l'inspiration verbale, mais une inspiration du sens de la Bible. Cette distinction lui permet à la fois d'accentuer l'action du Saint-Esprit aux dépens de la parole prêchée et de mettre en avant ses vastes connaissances philologiques et historiques. Comme exégète, Bucer cherche à relever le sens historique et tropologique (existentiel) du texte. L'allégorie se trouve condamnée en principe ; l'exégète ne saurait l'appliquer que selon l'analogie de la foi. Pour l'interprétation christologique de l'Ancien Testament, Bucer se sert de l'antithèse « *externa/spiritualia* ». Il court alors le grave risque de négliger l'historicité de la révélation vétérotestamentaire, voire même de l'événement de la Croix. — Bucer n'est pas un innovateur. Sa théologie se veut biblique, c'est tout. Comme Luther, il s'efforce de soustraire l'herméneutique biblique à la fantaisie et à l'arbitraire, en interprétant l'Ecriture par l'Ecriture. Mais il sait qu'en dernier lieu, la compréhension de l'Évangile dépend du mystère de l'élection de Dieu.

HARTMUT LUCKE.

Glauben und Bekennen. Vierhundert Jahre Confessio Helvetica Posterior. Beiträge zu ihrer Geschichte und Theologie. Edité par Joachim Staedtke. Zurich, Zwingli Verlag, 1966, 412 p.

Treize auteurs de sept pays différents ont collaboré à l'ouvrage édité à l'occasion du quatre centième anniversaire de la Confession helvétique postérieure. Le lecteur de ce recueil reçoit une information pratiquement complète sur l'histoire (p. 11-202) et la théologie de la Confessio (p. 203-407). Nous renonçons d'emblée à donner un compte rendu de chaque article. Dans la première partie, Ernst Koch étudie la tradition du texte de la Confessio, tandis que Joachim Staedtke nous en fournit la bibliographie. Le rôle et l'influence considérable exercés par la Confession helvétique postérieure sur les Eglises réformées d'Europe sont mis en évidence par Rudolf Pfister pour la Suisse, J. F. Gerhard Goeters pour l'Allemagne, Jaques Courvoisier pour les pays francophones, Grete Mecenseffy pour l'Autriche et Barnabas Nagy pour la Hongrie, la Pologne et la Tchécoslovaquie. Dans la partie théologique, Edward A. Dowey esquisse la structure théologique de la Confessio et fait ressortir la relation entre la Parole de Dieu, l'Ecriture, la prédication et la foi. Joachim Staedtke traite de la doctrine de Dieu, Paul Jacobs de la doctrine de l'élection, Ernst Koch de la sotériologie, Gottfried W. Locher de la pneumatologie, Simon van der Linde de l'écclésiologie, Joseph C. Mc Llland de la doctrine des sacrements et István Török s'interroge sur l'actualité de l'enseignement de la Confessio sur la fonction du magistrat. — Les interprétations de la théologie de Bullinger ne se recouvrent pas toujours. La place notamment de l'alliance dans la pensée de l'auteur de la Confession helvétique postérieure reste controversée.

HARTMUT LUCKE.

MARTIN BRECHT : *Die frühe Theologie des Johannes Brenz.* Tubingue, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1966, VIII + 331 p. Beiträge zur Historischen Theologie, 36.

L'ouvrage de Martin Brecht sur la théologie du jeune Brenz est le fruit de la collaboration de l'auteur à l'édition des écrits du réformateur wurtembergeois. Pour son étude, M. Brecht a consulté la totalité des manuscrits de Brenz, publiés ou non, couvrant la période de 1522 à 1530, sans hésiter de pousser à

l'occasion sa recherche au-delà de cette date. La forme première de la théologie de Brenz se révèle étonnamment fidèle à celle de Luther, en particulier dans le domaine de la sotériologie, de la christologie et de la *theologia crucis*. En 1525, lors de sa controverse avec l'Ecolampade sur la présence réelle du Christ dans les éléments de la Cène, Brenz se range encore résolument du côté de Luther. Sa doctrine de la Parole de Dieu, qui est le fondement de sa théologie, l'y poussait d'ailleurs avec nécessité. En effet, du moment qu'on admet l'identité entre la Parole comme puissance salvatrice de Dieu, le Christ Jésus et la prédication de l'Evangile, on ne voit pas pour quelle raison cette Parole resterait inefficace en matière sacramentelle. La distinction luthérienne entre la loi et l'Evangile apparaît par contre comme un corps étranger dans la structure générale de la théologie du jeune Brenz. Sa foi transcende presque trop facilement la tension entre ces deux formes de la Parole de Dieu. Et pourtant, n'est-il pas vrai que sous le règne du Christ la colère de Dieu s'est transformée en miséricorde et la malédiction de la loi en épreuve purificatrice ? A partir de 1531, la doctrine de la justification de Brenz s'aligne sur celle de Mélanchthon. Mais déjà en 1527, la fonction de la Parole de Dieu est progressivement incorporée dans le dogme christologique. Ici se trouvent les racines de l'orthodoxie wurtembergeoise. Signalons encore une certaine incohérence dans la doctrine du baptême, où la distinction entre une foi implicite et une foi explicite paraît peu satisfaisante. Une autre particularité de Brenz est le mode patriarcal sur lequel il conçoit la relation entre le magistrat et ses sujets. Le réformateur opte très tôt pour la formule du prince-évêque dans une Eglise territoriale. — Le mérite de M. Brecht consiste à avoir démontré à la fois la dépendance de Brenz de la théologie luthérienne et son indépendance à l'égard de celle-ci. Nous nous permettons de formuler le vœu à l'adresse de l'auteur de nous présenter un jour une étude aussi soignée des structures ultérieures et définitives de la théologie de Johannes Brenz.

HARTMUT LUCKE.

KLAUS SCHOLDER : *Ursprünge und Probleme der Bibelkritik im 17. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Entstehung der historisch-kritischen Theologie.* Munich, Chr. Kaiser Verlag, 1966, 196 p. (Forschungen zur Geschichte und Lehre des Protestantismus, 10. Reihe, Band XXXIII.)

Avec la neutralisation mutuelle des confessions chrétiennes, cimentée par le Traité de Westphalie, l'unité religieuse et politique du monde occidental est définitivement perdue. Partant de cette constatation, Klaus Scholder nous ouvre les yeux sur la situation des hommes du XVII^e siècle en quête d'une certitude absolue et d'une autorité infaillible. Ce problème proprement existentiel est sous-jacent aux grandes controverses théologiques du siècle. Même les sociiens, avec leur critique rationaliste du dogme trinitaire, cherchaient à établir d'autant plus fortement l'autorité scripturaire. L'auteur montre ensuite comment l'équilibre précaire entre la raison, le dogme et l'Ecriture, sur lequel reposait le monde médiéval, est renversé par les coperniciens, les historiens, les géographes et les philosophes. Les savants ne pouvaient pas indéfiniment donner aux résultats de leurs recherches l'apparence d'une hypothèse. Le conflit entre l'autorité de la raison et celle du dogme devait fatallement éclater. Galilée en fut la victime. Dans sa défense, Galilée eut, comme Kepler, recours à la théorie

de l'accommodation. Dieu parle avec les hommes « humano more », et l'Ecriture n'a pas pour fonction de nous renseigner sur les « res vulgares ». Réconcilier la raison avec leur foi était pour ces hommes une nécessité impérieuse. D'où l'effort exégétique d'un Kepler tendant à prouver qu'on ne saurait dégager des enseignements astronomiques à partir de passages comme Josué 10 ou du Ps. 104. D'autres — Scholder cite les Français Jean Bodin et Isaac de La Peyrière — montrent que la chronologie et la géographie bibliques sont incompatibles avec les découvertes récentes. Il est alors émouvant de les voir dépenser des trésors de sagesse et d'ingéniosité afin de justifier théologiquement la séparation entre la foi et la science, précisément pour sauvegarder l'autorité de l'Ecriture. L'autonomie de la raison fut définitivement établie par la philosophie cartésienne. Quelle était la réaction des théologiens ? L'orthodoxie, tant catholique que protestante, ne pouvant admettre la coexistence de deux vérités hétérogènes, sombra dans le fondamentalisme. D'autres théologiens, par exemple les Hollandais Bekker et Wittich, cherchèrent leur salut dans le concordisme. Un troisième groupe, représenté par Ludwig Meyer, Isaac d'Huisseau et Spinoza, opta résolument pour Descartes et proclama la religion de la Raison, seule apte à réunir tous les chrétiens par l'élimination des préjugés confessionnels. L'Allemagne resta comme paralysée à l'écart de cette lutte. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que ses théologiens apporteront une contribution décisive au problème de l'herméneutique biblique.

HARTMUT LUCKE.

RAOUL DEDEREN : *Un réformateur catholique au XIX^e siècle, Eugène Michaud (1839-1917)*. Genève, Librairie Droz, 1963, 338 p.

Bien que l'auteur se défende de faire l'histoire du mouvement vieux-catholique, pour se limiter à la biographie de son personnage, il trace *nolens volens* une esquisse réussie et très instructive de la poussée anti-ultramontaine et anti-infaillibiliste qui s'est cristallisée, après Vatican I, dans la formation d'une Eglise dite vieille-catholique. Mais c'est aussi la préhistoire, trop peu connue, du mouvement œcuménique de notre siècle. Car dès le début le vieux-catholicisme s'est donné comme but la restauration de l'unité chrétienne. En rejetant le développement papaliste du catholicisme occidental, il a pensé renouer avec l'orthodoxie orientale sur la base des sept premiers conciles, seuls véritablement œcuméniques. Eugène Michaud, plus que tout autre, s'est fait le protagoniste ardent du rétablissement de l'intercommunion, également du côté des anglicans. Ce prêtre catholique devenu, après sa rupture avec la Rome infaillibiliste, professeur à la nouvelle Faculté de théologie vieille-catholique de Berne, cet ami du Père Hyacinthe et collaborateur du premier évêque vieux-catholique suisse, Mgr Herzog, a eu une activité théologique et unioniste débordante, et il est l'auteur d'un nombre considérable d'écrits. Il fut le fondateur de la *Revue internationale de théologie*, devenue ensuite l'*Internationale kirchliche Zeitschrift*. Il mourut sans avoir vu se réaliser son rêve d'unité, mais son immense effort n'a pas été vain. Le livre du pasteur Dederen, extrêmement documenté et fouillé, pâche par quelques répétitions et longueurs qui proviennent du plan adopté. Il est préfacé par le petit-fils d'Eugène Michaud, le professeur Sven Stelling-Michaud.

RICHARD PAQUIER.

MAURICE VILLAIN : *Portrait d'un précurseur, Victor Carlhian (1875-1959)*. Paris, Desclée De Brouwer, 1965, 175 p.

Poursuivant ses publications sur ce qu'on pourrait appeler la préhistoire de l'œcuménisme dans le catholicisme français, le P. Villain nous trace ici un portrait singulièrement attachant d'un laïc lyonnais qui fut un passionné de la cause de l'unité visible des chrétiens. Victor Carlhian, mathématicien et physicien venu plus tard à la métaphysique, et de tout temps catholique éclairé et militant, fut le maître en œcuménisme de l'abbé Couturier, dont il soutint ensuite efficacement l'œuvre, tant spirituellement que matériellement. Outre la biographie du héros de l'ouvrage, le lecteur qu'intéresse la vie intellectuelle et l'histoire spirituelle de la France de la première moitié du XX^e siècle trouvera là bien des évocations captivantes, puisqu'on voit défiler entre autres les noms de Bergson, Edouard Leroy, Laberthonnière, Teilhard de Chardin, H. de Lubac et nombre de personnalités œcuméniques contemporaines.

RICHARD PAQUIER.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Protestantische Texte aus dem Jahre 1965. Stuttgart-Berlin, Kreuz Verlag, 1966, 240 p.

La lecture de cette espèce d'anthologie du protestantisme allemand en 1965 est d'un grand intérêt, quand bien même les divers morceaux dont elle se compose sont d'allure générale, de densité et de longueur fort diverses. Mis à part les textes de la première partie (œcuménisme) qui n'ont rien de nouveau pour le lecteur français, ils attestent tous les interrogations et les recherches actuelles du protestantisme en Allemagne. Tout en ayant la volonté de donner un panorama aussi complet que possible de la réflexion théologico-éthique, les éditeurs ont su cependant laisser apparaître quelques dominantes, ainsi la préoccupation d'une présence de l'Eglise au monde moderne, la situation spirituelle de l'Allemagne vingt ans après la débâcle, l'application de la méthode critique à l'exégèse, etc... Il est donc à souhaiter que ce deuxième volume de la série soit suivi de nombreux autres dans les années à venir.

GEORGES BESSE.

LOUIS LEAHY, S.J. : *L'inéluctable Absolu. Comment poser le problème de Dieu*. Préface de Michele Federico Sciacca. Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1965, 173 p.

L'auteur se propose de justifier les prétentions de la « théologie naturelle » comme science, qui, selon lui, serait à même de dégager « les données réelles qui conduisent l'homme raisonnable à poser l'hypothèse Dieu » (p. 18). Comprendre l'homme en sa facticité, son besoin de se dépasser et son exigence d'intelligibilité impliquerait de soi, sans recours à la révélation, la position de Dieu, dont l'existence serait ainsi constitutive de l'être même de l'homme. Le premier chapitre étudie « le fait religieux », tandis que le second « explique » ce même fait par « l'activité naturelle de l'esprit humain » (p. 125), ce qui permet à l'auteur d'exécuter sommairement les explications destructrices qu'en donnent, de leur côté, l'existentialisme athée, le marxisme et le scientisme (le freudisme est liquidé en moins de deux pages). Les troisième et quatrième chapitres expliquent alors la nécessité et l'importance pour la conscience religieuse d'une

« enquête rationnelle sur l'existence de Dieu », c'est-à-dire d'une preuve « naturelle » de Dieu par l'analyse de l'existence humaine dans sa totalité. Un appendice commente et défend les décisions du Magistère sur la possibilité d'une théologie naturelle dans l'optique de Vatican I : mais est-il à jour ? — L'auteur semble faire grand cas du « fait religieux » ; mais, son livre paraissant en 1965, n'aurait-il pas dû tenir compte du problème de la critique de la religion par la foi ? Et si la foi consistait, précisément, à mettre en question cet « inéluctable Absolu » comme une idole contraire au Dieu vivant ? En outre, le protestantisme est identifié sans nuance au fidéisme ; aucune mention de l'orthodoxie du XVII^e siècle ni de Barth, bien entendu, dont la critique de toute théologie naturelle est passée sous silence. Enfin, l'auteur croit bon de faire la leçon à l'athéisme contemporain sans devoir entrer dans la problématique d'un monde qui, qu'on le veuille ou non, ne vit plus en régime d'immédiateté avec Dieu ; est-ce de bonne méthode ? Dans sa préface, M. F. Sciacca estime que ce livre peut se définir « comme une évaluation critique de l'athéisme » ; nous croyons plutôt qu'il témoigne involontairement de la fin... inéluctable d'une apologétique réactionnaire et anachronique. Peut-on, au temps de Vatican II, raisonner encore dans les termes d'une « philosophie traditionnelle », elle-même à vrai dire méconnaissable ?

HENRY MOTTU.

HENRY BABEL : *Ce qu'on croira demain*. Neuchâtel, La Baconnière, 1965, 168 p.

« Exprimer l'essentiel de ce qu'un être humain peut croire aujourd'hui et demain, et l'exprimer, si possible, sous une forme claire, simple et condensée », tel est le but qu'Henry Babel, pasteur à Genève, s'est fixé dans cet ouvrage. Aux lecteurs maintenant de juger s'il l'a atteint. Avant d'exprimer notre propre opinion, considérons d'abord les grandes lignes de ce livre. — Le monde physique est un vaste ensemble radiomagnétique formé d'énergie, où tout se transforme et rien ne se perd. Chaque vie, limitée dans l'espace et le temps, reçoit et donne une partie de cette énergie. En cela, elle dépend directement et entièrement de la somme d'énergie contenue dans la cosmos, soit de l'Energie. Ainsi est fondée pratiquement la religion, que l'auteur définit comme « la communication nécessaire qui s'établit entre notre vie et tout ce qui est, en dehors et au-dessus d'elle, capable de la conserver et de la renouveler ». Dieu se manifeste dans le monde comme une énergie dont la sphère déborde celle des radiations physiques. — Il appartient alors aux hommes de capter cette énergie à l'aide de leur cerveau et de leur système nerveux, et d'y puiser une réelle puissance vitale et morale. Jésus est l'exemple de l'homme animé par ce dynamisme. Son enseignement vise à susciter chez ses auditeurs une totale confiance dans le pouvoir de l'Esprit. Le christianisme primitif, comme le montrent les Actes des Apôtres et les lettres pauliniennes, a justement vécu dans cette foi. — Pareillement, dans la société d'aujourd'hui, les chrétiens doivent se rapprocher de l'Esprit divin et favoriser son influence sur le monde. Car l'Esprit n'est pas mort avec Jésus crucifié. Au contraire, il nous fait vivre éternellement lorsque, dès maintenant, nous nous laissons diriger par lui. Il est une réalité de tous les temps, capable de se répandre dans tous les hommes et dans tous les peuples. Demain comme aujourd'hui, la vie appartiendra à ceux qui croiront en lui. — D'où vient que ce livre nous laisse une impression mitigée ? Sans doute, de ce qu'il aborde les problèmes les plus graves comme si leur solution était un jeu

d'enfant, et nous propose une espérance superficielle puisée ça et là dans la biologie, la physique, la chimie, dans la pensée de Bergson, de Teilhard, de Schweitzer. Cet amalgame est teinté d'un optimisme à toute épreuve qui évacue trop facilement le mal, la souffrance et la mort, ainsi que ceux, tel Camus, qui les ont pris au sérieux. — Plus encore, ce qui nous trouble, c'est que l'auteur, tout en confessant son attachement à l'Eglise du Christ, place sa foi dans un Dieu complètement impersonnel, abstrait. « Le christianisme dont je me réclame personnellement consiste à mettre sa confiance dans la puissance universelle de l'Esprit qui anime Jésus de Nazareth. » L'homme n'a pas en face de lui un Dieu responsable qui s'est incarné parmi nous, un Dieu qui parle et à qui on peut répondre, un Dieu libre qui prend au sérieux notre liberté. Non, l'homme a pour vis-à-vis la puissance éternelle de l'Esprit, l'Energie. — Est-ce cela l'essentiel de ce qu'un être humain peut croire aujourd'hui et demain ?

ERIC JUNOD.

KURT LÜTHI, ERNST KUTSCH, WILHELM DANTINE : *Drei Wiener Antrittsreden*. Theologische Studien, Heft 78. Zürich, EVZ-Verlag, 1965, 55 p.

Les Theologische Studien publient des discours inauguraux prononcés par trois professeurs récemment chargés de l'enseignement à la Faculté de théologie protestante de Vienne. K. Lüthi, professeur de théologie systématique selon la Confession helvétique, se livre à des *Erwägungen zur Zukunft der Theologie Karl Barths im Blick auf das Gespräch zwischen Glaube und Welt*. E. Kutsch, professeur d'Ancien Testament, explique l'origine des « *Trauerbräuche* » und « *Selbstminderungsriten* » im Alten Testament, tandis que le professeur W. Dantine, qui enseigne la théologie systématique selon la Confession d'Augsbourg, médite *Über die Geduld*.

HARTMUT LUCKE.

HENRI BARRÉ, c.s.sp. : *Trinité que j'adore. Perspectives théologiques*. Paris, Lethielleux, 1965, 208 p. Collection « Théologie, pastorale et spiritualité ».

Ce livre cherche, dans une perspective « pastorale », à approcher le mystère trinitaire sous l'angle des rapports interpersonnels en s'inspirant des données scripturaires et en prolongeant l'enseignement de saint Thomas. L'auteur a pour but, en particulier, de surmonter une interprétation purement substantialiste de la pensée du docteur commun en recourant à la théologie « communautaire » des Pères grecs ; la trinité, mystère d'intériorité réciproque entre les trois Personnes divines, fonde exemplairement notre *koinônia* avec le Père par le Fils dans l'Esprit saint et entre nous. — Les intentions de l'auteur sont louables. Mais, sur la forme, on peut se demander s'il est utile de multiplier les citations bibliques et patristiques en un vaste mélange ; le laïc, auquel ce genre d'ouvrages semble être destiné, s'y perdra ; une nourriture solide mais succincte l'aiderait mieux dans son témoignage qu'un amoncellement de références. Quant au fond, l'auteur ne nous paraît pas avoir suffisamment résisté à un certain quiétisme inhérent à toute *theologia gloriae* ; *felix culpa*, etc. : tout finit par s'arranger. La croix du Christ ne nous garde-t-elle pas de nous installer en Dieu, nous maintenant en chemin, en tension vers le dévoilement plénier du mystère ?

HENRY MOTTU.

JACQUES GUILLET, S.J.: *Jésus-Christ, hier et aujourd'hui*. Paris, Desclée De Brouwer, 1963, 265 p. Collection Christus, II.

Le savant exégète des *Thèmes bibliques* (Paris, Aubier, 1954) présente dans cet ouvrage sans prétention scientifique le fruit de sa *lectio divina*. On la sent constamment soutenue par une connaissance approfondie du texte sacré, ce qui fait de ce livre plus qu'un ouvrage de piété. Ainsi la Nativité revêt sa vraie signification à la lumière des notions vétérotestamentaires de justice et de pauvreté, de gloire surtout (« elle dévore, mais l'homme ne peut vivre que d'elle »). Le rôle du Saint-Esprit est souligné dans le commentaire du baptême et de la tentation (« Il consacre Jésus aux pauvres et aux malheureux, il l'envoie leur annoncer la joie et le salut »). Le P. Guillet parvient peu à peu à faire de son lecteur le témoin du Rédempteur, en lui dévoilant par le dedans ses luttes en vue de l'instauration du Règne, en lui découvrant la « communion inviolée et intacte » jusqu'à la fin que le Fils entretient avec le Père. Il l'associe à son obéissance et à sa prière. Si ce livre est appelé à rencontrer un vaste écho, il le devra à sa note évangélique : son auteur ne quitte jamais des yeux et du cœur la vérité centrale de la Bonne Nouvelle, en tout et partout, « Jésus est la Parole du Père ». Cet attachement à l'Evangile permet de donner une réponse à l'inquiétude de tant de « pasteurs » : que peut dire le message du Christ et le Christ lui-même à l'homme d'aujourd'hui, croyant et incroyant ? L'Ecriture leur ouvre les yeux sur la réalité de l'alliance entre Dieu et ses créatures, telle qu'elle est partiellement dévoilée dans la vie sacramentelle de l'Eglise et dans sa prédication. L'évangélisme du P. Guillet n'en demeure pas moins, cela se comprend, un évangélisme romain : le Christ entretient un rapport positif avec les valeurs humaines (un évangélisme réformé soulignerait son pouvoir contestateur), il y a identité à la limite entre Marie et l'Eglise, le lien presque organique entre le ministère du Christ et le ministère de la Parole et des sacrements du prêtre. La lecture et la méditation du grand livre du P. Guillet nous le font rapprocher du célèbre ouvrage de R. Guardini, *Le Seigneur*. Dans l'un et l'autre, l'Esprit est à l'œuvre, l'Esprit « âme de l'Eglise, âme vivante de notre âme, qui nous fait vivre en enfants du Père » dans l'attente du Règne.

GABRIEL WIDMER.

ALDO LOCATELLI : *Dio e il miracolo conoscibili al di la delle scienze*. Hildephonsiana (collana di studi teologici e religiosi a cura della Facoltà teologica di Milano). Vengono Inferiore (Varese), ed. la Scuola Cattolica. 1963, 325 p.

Le but de ce livre, assez ardu, est apologétique. L'auteur s'inspire de l'encyclique « Humani generis ». Pie XII, inquiet de l'emprise de certaines philosophies (l'existentialisme, par exemple) sur beaucoup de catholiques, réaffirme avec insistance l'un des principes de l'enseignement de l'Eglise romaine : la possibilité pour la raison humaine de parvenir à la connaissance certaine d'un Dieu personnel. Pour cela, l'esprit doit être formé par la philosophie thomiste. — Si l'on accepte ces affirmations, il doit être possible de prouver scientifiquement le miracle et l'existence de Dieu — le grand miracle étant l'apparition du Christ dans l'histoire. C'est ce que notre auteur s'efforce de faire avec loyauté et en écartant les solutions trop faciles. La partie la plus intéressante du livre me semble celle où Aldo Locatelli montre le développement des méthodes scientifiques des penseurs grecs à nos jours. Signalons aussi l'exposé remarquable de

quelques systèmes scientifiques (ceux d'Eddington, de Jeans, de Lecomte du Noüy et de Teilhard de Chardin) qui admettent la présence et l'action de Dieu dans l'univers. Mais pour que ce Dieu, entrevu par les sciences, ne reste pas une idée pure, le savant doit se soumettre à une certaine discipline spirituelle et intellectuelle. — Les objections que l'on peut opposer à une telle apologétique sont nombreuses et graves. Mais on doit rendre hommage à l'effort de connaissance et de compréhension du monde scientifique moderne qui a inspiré ce livre.

LYDIA VON AUW.

H. E. W. TURNER : *Jésus le Sauveur*. Essai sur la doctrine patristique de la Rédemption. Paris, Les Editions du Cerf, 1965, 172 p. Préface et choix de textes par J.-P. Jossua O.P. Traduction par Marcelle Jossua. Lumière de la foi, 18.

Ce petit livre, d'une admirable clarté, présente les diverses et successives interprétations patristiques de la sotériologie. Tour à tour l'accent est mis sur le Christ comme illuminateur, révélateur de la gnose divine (les Pères apostoliques, les Apologètes, Cléments d'Alexandrie) ; sur le Christ victorieux du démon — le Christ Agonistes — et récapitulation de l'homme et de son histoire (Irénée) ; sur le Christ divinisateur de l'homme (thème apparaissant déjà en I Tim. 6 : 16 et II Pierre 1 : 4) : divinisation qui est comprise tantôt comme eschatologique (dans la Didachè par exemple), ou physique (Irénée), tantôt comme métaphysique (Origène) ou mystique (Athanase, Grégoire de Nysse) ; enfin sur le Christ comme victime propitiatoire, Agneau immolé, selon l'interprétation typiquement occidentale par son caractère juridique et sacrificielle. Un chapitre de conclusion demande que cette richesse de significations ne soit pas abandonnée par souci de rigueur logique. Enfin un choix de textes des Pères permet au lecteur d'entrer en contact direct avec ces diverses traditions. — Publié dans une collection catholique de haute vulgarisation, écrit par un théologien anglican faisant une large place à la tradition orientale, ce livre est œcuménique également par la mise en question qu'il suggère de l'étroitesse des interprétations particulières de chacune des Eglises. La richesse de l'œuvre du Christ ne peut décidément pas être enfermée dans un seul schéma d'exposition. — Vraiment une excellente introduction à la patristique et à la sotériologie !

ERIC FUCHS.

WILHELM KNEVELS : *Dio è realtà*. Brescia, Paideia, 1966, 302 p.

A plusieurs reprises, nous avons eu l'occasion de signaler le choix heureux des livres présentés dans la collection « Paideia ». En offrant au public italien, dans la traduction aisée et limpide de Germano Re, l'ouvrage de Wilhelm Knevels : *Die Wirklichkeit Gottes* (paru en 1964, éd. Calwer, Stuttgart), les éditeurs de Paideia introduisent ce public au cœur du débat entre orthodoxes et disciples de Bultmann. Knevels se refuse à enfermer la théologie dans le dilemme : orthodoxie ou existentialisme, et cherche à ouvrir un chemin entre ces positions extrêmes. Il reconnaît la valeur de l'intention de Bultmann d'interpréter le christianisme en termes intelligibles à l'homme moderne et, comme Bultmann, il accepte les données de la « Formgeschichte ». La critique de Knevels porte sur deux points : la notion du mythe et l'existentialisme. — Influencé par Rudolf Otto et par C. J. Jung, Knevels ne peut accepter une

définition purement intellectualiste du mythe. Celui-ci n'est pas une création subjective de l'esprit humain. Le mythe suppose un contact, une rencontre avec le transcendant, rencontre traduite tant bien que mal en termes et en images par l'être humain. Mais pour exprimer cette rencontre, nous ne disposons pas d'autre langage que celui du mythe (à ne pas confondre avec la mythologie). Les orthodoxes voient dans le mythe le compte rendu exact de faits réels. C'est inacceptable à l'esprit scientifique. Toutefois il n'y a pas de religion sans mythe et démythiser une religion, c'est essayer de disséquer un être vivant. On peut soumettre la Bible à la critique historique, on ne peut pas la démythiser. — Knevels souligne l'importance de la synthèse tentée par Bultmann de l'existentialisme à la manière de Heidegger et de la foi chrétienne : événement aussi important que l'alliance de la foi chrétienne et de l'aristotélisme au XIII^e siècle. Mais cette synthèse altère profondément la foi chrétienne. Bien qu'elle renferme des éléments chrétiens et kierkegaardiens, la philosophie existentialiste nie la transcendance et ramène la théologie à une anthropologie philosophique. L'Evangile n'est pas seulement appel à la décision de l'individu, il est grâce accordée par un être transcendant que la première épître de Jean définit comme étant amour.

LYDIA VON AUW.

ROGER MEHL : *La théologie protestante*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 124 p. Collection « Que sais-je ? », n° 1230.

Cela semble une gageure de présenter, en un si petit volume, un inventaire des problèmes et des méthodes de la théologie protestante contemporaine ; le professeur Mehl y a réussi, et il faut le féliciter pour cette excellente publication, qui unit la clarté à la densité. — L'auteur définit la théologie protestante comme une théologie de la Parole de Dieu, à partir de l'intention des réformateurs ; il examine les problèmes de l'Ecriture, du canon, de la tradition, de l'autorité. Dans les pages consacrées aux sciences bibliques, il souligne deux questions actuelles : celle de la vie de Jésus, et celle de l'herméneutique. Au chapitre III, dogmatique et éthique, notons le souci de la recherche d'une éthique sociale, et non seulement personnelle. La philosophie (chapitre IV) oblige le théologien à critiquer son propre langage, mais d'autre part l'expérience théologique a une fécondité philosophique. Les deux derniers chapitres traitent des sciences historiques, puis de la théologie pratique et des disciplines annexes, terminant par la théologie et la culture : l'unité d'autrefois entre la religion et la culture a été brisée par la sécularisation des sciences et des arts ; Schleiermacher a tenté de les réconcilier ; après la dialectique de rupture menée par Kierkegaard et Barth, nous assistons aujourd'hui à une dialectique de récupération des valeurs humaines, fondée sur l'« humanisme de Dieu » (Barth).

FRANCIS BAUDRAZ.

GEORGE TAVARD : *La poursuite de la catholicité*. Etude sur la pensée anglicane. Paris, Editions du Cerf (collection *Unam Sanctam*), 1965, 245 p.

Dès le début, la Réforme anglicane s'est caractérisée par le souci de souligner la continuité historique de l'Eglise et de déterminer son cadre institutionnel. Alors que la Réforme continentale, luthérienne et réformée, posait le binôme : Ecriture et sacrements scripturaires comme « notes » de la véritable Eglise,

l'anglicanisme statuait un trinôme : Ecriture, sacrements bibliques et ministère d'autorité apostolique. Aujourd'hui encore, dans la conversation œcuménique, les porte-parole de l'anglicanisme soulignent inlassablement la nécessité de ce troisième élément pour l'Eglise une et universelle à laquelle on aspire. L'Eglise d'Angleterre ne voulait être que la continuation, dans l'île de Bretagne, de l'Eglise « sainte, catholique et apostolique » des premiers siècles, conservant de l'héritage antique et médiéval tout ce qui n'était pas en contradiction avec les données de l'Ecriture. En fait, il s'agissait de maintenir vivant l'apport patristique et liturgique de quinze siècles, au lieu de rechercher une « primitivité » signifiant l'abolition radicale de la longue histoire qui va de la première génération apostolique à la génération des réformateurs du XVI^e siècle. Tel est sommairement décrit le concept de *catholicité* que la pensée anglicane, depuis quatre cents ans, s'efforce de définir et d'approfondir. Il est passionnant de suivre, sous la conduite experte du Père Tavard (un œcuméniste catholique romain), les péripéties, douloureuses parfois, de cette longue quête de la catholicité par les théologiens anglicans. Les assauts des puritains, qui voulaient faire l'Eglise d'Angleterre à l'image des Eglises « les mieux réformées » (disaient-ils) de Genève et de Zurich, puis plus tard, à l'autre extrême, le schisme des non-jureurs, suivi de la dissidence méthodiste, toutes ces circonstances ont contraint les théologiens anglicans à forger, creuser et rajuster sans cesse leur notion de catholicité. Les théologiens carolins du XVII^e siècle, les théologiens Haute-Eglise du XVIII^e, les théologiens tractariens du XIX^e, et enfin les œcuménistes de notre siècle y auront contribué tour à tour efficacement. Le livre du P. Tavard, outre sa valeur d'information historique de premier ordre, constitue un bon stimulant de la discussion œcuménique.

RICHARD PAQUIER.

CLAUDE TRESMONTANT : *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu ?* Paris, aux Editions du Seuil, 1966, 410 p.

Ce livre aisément à lire traite sans technicité, du point de vue thomiste, le problème de Dieu dans le contexte contemporain. L'auteur envisage d'abord la question posée par l'existence du monde, puis celle de l'apparition de la vie, enfin le problème de l'évolution de la vie. Il refuse de faire de l'affirmation de Dieu une affaire de foi seulement et cherche à montrer qu'elle procède d'une exigence de l'intelligence : ni l'être du monde ni la vie ni l'évolution n'ont leur raison en eux-mêmes. L'auteur discute les thèses des hommes de science et des philosophes contemporains. Il ne s'en prend pas seulement aux athées, mais encore aux panthéistes. Sa critique dépasse, à l'occasion, les erreurs de notre temps ou de notre monde, pour s'adresser au stoïcisme, au néoplatonisme ou aux doctrines indiennes. Il arrive alors qu'elle soit quelque peu injuste. On peut regretter aussi que la manière dont certains néopositivistes écartent le problème de Dieu ne soit pas prise en considération : il y a un refus de traiter de Dieu qui n'est ni la négation de Dieu ni l'affirmation de Dieu sous une forme nouvelle. Mais quelles que soient les critiques qu'on puisse faire à cet ouvrage, il faut rendre hommage à la volonté qui s'y manifeste de défendre une conception de la philosophie « comme travail de l'intelligence qui relaie les sciences expérimentales lorsqu'on passe à un autre ordre de problèmes rationnels ».

FERNAND BRUNNER.

JOEST, MUSSNER, SCHEFFCZYK, VOGTLE, WILCKENS : *Was heisst Auslegung der Heiligen Schrift ?* Regensburg, Verlag Pustet, 1966, 210 p.

Trois auteurs catholiques et deux protestants réunissent ici des exposés présentés dans des rencontres de laïques cultivés, d'où un effort concerté de bonne simplicité, et de nombreux exemples d'exégèse biblique. Ainsi, à la p. 13, est citée, sans doute avec quelque férocité, la fameuse définition de la vie johannique par Bultmann : ... *jene Eigentlichkeit der Existenz, die in der Erleuchtung des definitiven Sichverstehens geschenkt wird.* Mais la définition de type catholique qui lui est opposée n'est pas plus convaincante, pas plus d'ailleurs que l'essai, qui devient courant aujourd'hui, d'appliquer l'idée bultmannienne de « pré-compréhension » à la tradition ecclésiale comme garantie contre l'erreur (p. 25 ss.). Plus dangereux encore nous paraît être le propos de fonder l'exégèse sur le don de l'Esprit à la hiérarchie (ainsi Vögtle, p. 54 ss.) ; l'illuminisme institutionnel n'est pas moins contestable que l'illuminisme individualiste. On relèvera les déclarations plus originales du même auteur sur l'inauthenticité de Matthieu 27 : 51-53, inauthenticité qui n'exclut pas la « vérité », voire la vérité historique. Mais ces remarques ne devraient-elles pas être étendues à toute la narration évangélique ? (p. 67 ss.). Dans l'exposé de Wilckens, on trouvera une bonne expression des réserves formulées aujourd'hui en Allemagne au sujet de l'interprétation existentielle ou kérugmatique pure. Fort intéressante et utile nous paraît être la réinterprétation, par le professeur Joest, de l'idée de canon et du critère christologique luthérien : *Was Christum treibt* (p. 197 ss.).

PIERRE BONNARD.

RENÉ MARLÉ : *Bultmann et la foi chrétienne*. Paris, Aubier-Montaigne, 1967, 158 p. Coll. Foi vivante, n° 40.

Dans le catholicisme de langue française, le P. Marlé est devenu le spécialiste de Bultmann. Il résume, dans ce petit ouvrage de vulgarisation, d'autres études plus techniques sur ce sujet. Les éditeurs, en un liminaire, prennent quelque précaution à l'égard « du grand théologien allemand » dont « les limites ou les graves ambiguïtés » (p. 4) sont de prime abord dénoncées. Un premier chapitre situe Bultmann au sein de la théologie protestante contemporaine (allemande), avec une réelle sympathie, particulièrement en ce qui concerne l'indispensable équipement philosophique de l'exégète : « Ce qui importe, c'est de trouver un procédé de pensée et d'analyse, des outils conceptuels susceptibles de nous faire pénétrer les réalités de la foi et de les exprimer » (p. 48). Le chapitre sur la démythologisation nous paraît moins heureux. Bultmann n'a jamais nié l'importance des mythes et des images bibliques ; il demande seulement que nous les comprenions, avec tous les risques que cette opération comporte. Le chapitre 3 est intitulé « Parole de Dieu et histoire ». Il est original par l'essai d'attaquer Bultmann sur son propre terrain d'exégète en soulignant les éléments non sémitiques à l'intérieur même de la Bible (tradition sapientiale, Septante, Logos philonien, etc.), éléments qui permettraient de « passer d'une présence purement prophétique à une présence incarnée » (p. 111). Mais donne-t-on ici à l'adjectif « incarnée » son sens johannique ? Après un chapitre sur l'ecclésiologie bultmannienne, évidemment très critique, mais somme toute assez peu convaincant, l'auteur, dans une postface, revient sur l'idée, exprimée par ailleurs, que Bultmann s'inscrit dans la « logique » catastrophique du protestantisme. Il affirme

ici qu'il existe aussi « une certaine logique catholique » et que « la foi des Eglises est irréductible à ces logiques » (p. 154). Nous voulons le croire.

PIERRE BONNARD.

JEAN RILLIET : *La foi d'un protestant*. Labor et Fides, 1966, 136 p.

Le titre est ambitieux et provocant. Il éveille un légitime intérêt. Dans ce temps de l'indifférence, il faut être courageux pour proclamer sa foi. Et cette foi, pense-t-on, doit mener à un rude combat, car la réalité économique, politique, morale, etc., du monde contemporain la conteste puissamment. Peut-être même que l'on attend une sorte de réponse à l'ouvrage incisif de Jeanson : *La foi d'un incroyant*. — Cette curiosité et cette attente seront cependant largement déçues. *La foi d'un protestant* n'entame pas ce dialogue difficile avec le monde moderne et l'athéisme. Nous nous trouvons plutôt en présence d'un catéchisme littéraire, destiné à un public cultivé, dans lequel l'auteur aborde succinctement un large éventail de questions théologiques et éthiques. — Cette présentation de la foi protestante est d'une agréable lecture. Le style souple et séduisant du pasteur Rilliet est bien connu. Cela n'empêche que ce livre manque de mordant. L'amour de la forme et de la mesure prive la foi de son sel.

ERIC JUNOD.

RUDOLF BOHREN : *Laienfrage und Predigt*. Studientage für die Pfarrer : Eine Sammlung von Vorträgen herausgegeben von Synodalrat der Evangelisch-reformierten Landeskirche des Kantons Bern, Heft 5. Bern und Stuttgart, Verlag Paul Haupt, 1966, 73 p.

Répondant à l'appel de son Eglise d'origine, le professeur de théologie pratique de Wuppertal a donné ces trois conférences en 1965, lors des journées d'étude des pasteurs bernois. Une fois de plus, on admirera la clarté, l'originalité, voire l'audace, de la pensée de Rudolf Bohren ; d'autre part, ceux qui connaissent mal ou pas du tout le style pastoral d'outre-Sarine le découvriront de manière indirecte dans ces leçons qui invitent leur auditeur à l'examen de conscience. — La première conférence (*La question des laïcs, une question posée à la prédication*) part des définitions du laïcat auxquelles un Congar ou un Kraemer nous ont habitués. Le *laos* de Dieu dans le monde est ordonné dans son service à la Troisième Personne : les laïcs sont la manifestation de l'Esprit dans le monde, ils livrent un combat quotidien contre le « docétisme pneumatologique ». La question des laïcs n'est donc pas de savoir s'ils existent et ce qu'ils doivent faire, mais si et comment ils sont soumis à l'Esprit saint ; et, comme la réception de l'Esprit passe par la prédication (Gal. 3 : 2), cette question vise fondamentalement les prédicateurs : les laïcs sont les révélateurs de notre prédication. L'auteur décrit alors la prédication dans sa fonction « provocatrice » de l'engagement laïque, et termine par deux questions de portée plus liturgique qu'homilétique : 1. Comment le pécheur trouve-t-il sa place dans le culte avec son *péché concret* ? 2. Comment le charismatique trouve-t-il sa place dans le culte avec son *charisme concret* ? — Dans le second exposé (*Le légalisme dans la prédication*), Rudolf Bohren s'attaque à ce qu'il tient pour la caractéristique de la majorité des prédications d'aujourd'hui. Se fondant sur les exemples recueillis par Manfred Josuttis (*Gesetzlichkeit in der Predigt der Gegenwart*, 1966), il montre les ravages accomplis par la « légalisation » de l'Evangile. Ainsi, en christologie, on passe son temps à objectiver le Seigneur vivant en des formules pseudo-théologiques, ou on le réduit au rôle d'élément émotionnel dans un témoignage individuel, ou encore on le récupère « ex machina » et « in extremis »

comme l'argument massue d'une « *theologia gloriae* ». A ce compte, il n'y a plus de place pour une saine doctrine de la justification : quand la christologie devient une narration de l'œuvre du Christ et la réconciliation une vérité générale, il faut bien qu'on en vienne à des déclarations aussi équivoques que « Dieu ne peut aider que les hommes qui reconnaissent avoir besoin de lui. » Enfin, à propos de la parénèse, cet « enfant chéri de la prédication d'aujourd'hui », Rudolf Bohren n'a pas de peine à y dénoncer l'espèce de canonisation du « sérieux » chrétien requis d'auditeurs dont on a oublié que ce n'est pas le sérieux qui porte des fruits, mais bien l'Esprit saint. La conclusion rétablit les bases de la véritable parénèse selon l'Evangile, cet acte prophétique par lequel le prédicateur proclame, dans une paisible confiance, ce qu'il est possible d'être et de faire à ceux qui demeurent dans le Christ Jésus. — Pour terminer, l'auteur aborde le thème *Prédication et prière*, et situe ce sujet dans le cadre du problème de la communication. A la question de la possibilité de la prière (discours à Dieu ou ouverture sur les profondeurs de l'être ?), Rudolf Bohren répond en décrivant la prédication comme introduction à la prière ; par l'annonce, par la venue du Nom, la prédication libère l'homme de son mutisme ; cette interpellation est en soi quête d'une réponse : la proclamation suscite l'acclamation. Mais il ne s'agit pas seulement de dire amen ; la prédication, qui invite à invoquer, est surtout chargée de nous apprendre à prier. Elle le fait lorsqu'elle situe la prière au cœur de la dynamique de l'amour qu'inaugure le Fils incarné ; la venue du Nom crée un « champ de puissance » (*Kraftfeld*), un lieu de confiance et de certitude en l'exaucement. Il appartient enfin à la prédication d'enseigner ce qu'il faut demander dans nos prières, et de rappeler sans trêve le caractère eschatologique de la situation d'orant. Passant en conclusion à des remarques pratiques, Rudolf Bohren montre comment la prière du pasteur et celle de la communauté sont les indispensables auxiliaires de la prédication. — L'écho des grands thèmes homilétiques barthiens est très sensible dans ces pages excellentes, qu'éclaire cependant une lecture attentive de la théologie la plus contemporaine.

CLAUDE BRIDEL.

RUDOLF PFISTERER : *Im Schatten des Kreuzes*. Préface de Helmut Gollwitzer. Hamburg-Bergstedt, Reich, 1966, 156 p.,

D'une manière concise et pénétrante, l'auteur a réussi à analyser l'antisémitisme païen et, en particulier, l'antijudaïsme « chrétien » tels qu'ils se sont déclarés au cours de l'ère chrétienne. R. Pfisterer fait comprendre aux lecteurs que l'attitude antijuive de l'Eglise a rendu odieuse, aux yeux des Juifs, la croix de Jésus au même titre que la croix gammée. Les sévices que les chrétiens du Moyen Age ont infligés aux Juifs placent certaines pages de l'histoire de l'Eglise sous un angle particulièrement répugnant. A juste titre, l'auteur déclare que l'origine de l'antisémitisme « chrétien » réside dans l'idée erronée que les pagano-chrétiens ont pris la place d'Israël au lieu de se considérer comme les cohéritiers des promesses d'Israël. — Le rapprochement avec Israël entraîne des conséquences pour l'Eglise auxquelles elle ne saurait se soustraire. Le rejet des préjugés théologiques et antijuifs, l'examen du comportement des chrétiens vis-à-vis des Juifs et une information plus positive sur le mystère de l'élection d'Israël favorisent la solidarité de l'Eglise avec Israël. — Ce livre, qui se réfère souvent aux publications françaises de F. Lovsky et de J. Isaac, est un manuel à la portée de tous. Il aide chacun à s'orienter d'une manière heureuse dans le domaine problématique du dialogue avec Israël.

BERNARD BUUNK.

ERNST LERLE : *Kerygma aus der Perspektive der Hörer*. Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1963, 55 p.

Premiers résultats d'une enquête menée parmi les auditeurs d'une prédication, pour tenter de repérer au cours de la semaine les traces laissées par ce sermon dominical. L'idée directrice est d'aider le prédicateur d'aujourd'hui à connaître le mécanisme de cette mémoire d'un genre particulier qu'il doit alimenter dans le conditionnement cultuel. La vieille rhétorique cède le pas au profit de considérations psycho-sociologiques qui seront utiles à qui leur donnera, dans le labeur homilétique, la place importante, mais relative, que leur concède l'auteur. On attend avec intérêt la suite des travaux de Lerle sur le rôle du « Gedankenimpuls » dans la formulation du message ; bien entendu, il faudra encore pas mal d'autres choses pour faire un « bon » prédicateur !

CLAUDE BRIDEL.

WALTER EHRLICH : *Kulturphilosophie*. Bad Ragaz, im Selbstverlag des Verfassers, 1964, 120 p.

Quel est le contenu conceptuel et historique de la culture ? Quelles en ont été les constituantes et quels en sont les buts et les visées ? Et surtout peut-on déterminer, à partir des réponses données aux interrogations précédentes, les conditions qui lui permettront de réaliser sa finalité, telles sont les principales questions traitées dans cet ouvrage. L'auteur s'oppose aux thèses sociologiques qui voient dans la métaphysique un phénomène de culture. Au contraire, les événements sociologiques et culturels, l'invention de l'instrument, qu'il soit d'ailleurs technique, verbal ou conceptuel, sont conditionnés par la conscience métaphysique de l'homme : « La métaphysique forme la base de la culture. » La tâche de la philosophie est donc de retrouver ce fondement essentiel par la réflexion qu'elle entreprendra sur les faits de culture et sur le déroulement de l'histoire, afin de dépasser « l'objectivisme scientifico-technique inhumain » de notre époque. C'est un vrai plaidoyer en faveur d'un humanisme centré sur la personne elle-même revalorisée dans sa structure ontologique, et replacée dans une société dynamique et personnalisante. On pourra regretter la présentation un peu trop « massive » de cet essai qui s'inscrit bien, cependant, dans la ligne de toute une tradition de la réflexion allemande sur la culture et la civilisation.

GEORGES CUÉNOT.

BERNHARD LANG : *Martin Buber und das dialogische Leben*. Bern, Herbert Lang & Cie, 1963, 65 p.

Cette monographie, dont l'auteur a repris l'essentiel, en français, dans le *Bulletin du Centre protestant d'études* (décembre 1964), aurait mérité une recension moins tardive. Mais le lecteur ne regrettera pas que ces lignes soient jointes à celles que M. Lang a consacré, ici même, au penseur de Jérusalem, auquel le lie une profonde intimité de cœur et de pensée. Il y a cinq ans, nous regretions déjà qu'un hommage ne fût pas rendu chez nous à Martin Buber (voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1962, II, p. 153-154). Soyons reconnaissants à celui qui, maintenant, répond — et si bien — à ce souhait. — Comment être homme ? Quel sens donner à la vie ? Tel est le problème fondamental. La spiritualité juive lui apporte une réponse décisive et, en un sens, définitive, en rappelant l'exigence essentielle d'un dialogue entre le ciel et la terre. Mais

ce dialogue est inséparable de celui qui s'institue ici-bas, non entre les hommes et les choses — car *Je* et *Cela* restent toujours à distance l'un de l'autre — mais entre l'homme et l'homme, entre *Je* et *Tu*. *Tu* surgit devant moi, non pour m'intéresser comme un objet, mais pour m'interroger dans mon être et m'obliger à un renouvellement de moi-même. Le *Je* qui dit *Tu* n'est plus le même que celui qui disait *Cela*. C'est un *Je* qui, non seulement répond à, mais répond de. Cette responsabilité ouvre une perspective dans le sens de l'éternité et renvoie au *Je* absolu, à Dieu. — Ces pages, où l'intelligence et la clarté s'unissent à la ferveur, invitent à une lecture directe de l'œuvre de Buber. On ne pouvait désirer mieux.

RENÉ SCHÄRER.

LOUIS MILLET : *Les grands textes de la psychologie moderne*. Paris, Bordas, 1967, 286 p.

Ce choix de textes sera des plus utiles à qui veut connaître les multiples tendances actuelles de la psychologie : behaviorisme, pavlovisme ou réflexologie, Gestalttheorie ou psychologie de la forme, la psychanalyse, l'école de Wurzbourg, qui a transformé l'usage de l'introspection, la caractérologie et le phénoménologie. — Ces divers courants ont été groupés sous deux points de vue opposés : le naturalisme, qui tend à éliminer la conscience et à traiter les faits psychologiques comme des choses, et l'humanisme, qui centre son étude non sur la conduite observée mais sur l'existence vécue qui est un fait de conscience. Les trois premiers courants se rattachent au naturalisme et les quatre derniers à l'humanisme. — Un double index des matières et des auteurs, un bref tableau sur les principaux courants de la psychologie moderne en augmentent la valeur d'utilisation.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

DÉSIRÉ MARIE : *Trilogie de la Perfection*, fascicule 1, « Perfection du Coeur » (Morale), Paris, La Colombe, 1963. 122 p.

Montrer comment l'âme arrive peu à peu, par paliers successifs, à retrouver les attributs perdus lors de la chute, et déterminer comment « l'homme nouveau en s'élevant perd ses penchants, ses inclinations et ses tendances vers le péché qu'il ne craint bientôt plus », telle est l'intention fondamentale de ce petit livre. S'il a été écrit pour les familiers de la morale scolaire, il ne leur apprendra sans doute pas grand-chose, et s'il est destiné aux laïcs soucieux de leur salut, il ne pourra que les décevoir. Bien que l'auteur nous avertisse qu'il s'est vu contraint « de donner à certains termes abstraits un sens qui est parfois original », il n'est pas sûr qu'en définissant par exemple le cœur comme « le symbole de la puissance morale de l'âme qui s'identifie sémantiquement à elle prise à l'état de repos » (p. 17) il soit parvenu à réaliser son désir de rendre ses pensées « tout à fait claires »... Le style lui-même n'échappe pas à cette « originalité » : preuve en soit cette définition de la « justice » de l'être parfait qui est ce « qui fait qu'il fait ce qu'il fait, et qu'il fait ce qu'il doit faire » ! — Il faut souhaiter au moins que ceux dont « le Coeur ressemble à un corps au repos se développant en volume dans l'espace et s'orientant sur place vers ses objectifs » (p. 17) parviennent à trouver leur chemin dans ce dédale qui, paraît-il, débouche dans « le bleu, couleur d'un ciel sans nuages »...

GILBERT RIST.

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE

GENÈVE — LAUSANNE — NEUCHÂTEL

A l'occasion du centenaire de sa fondation, qui sera célébré en automne 1968, la Revue de théologie et de philosophie crée un

CONCOURS

ouvert aux étudiants et licenciés des Facultés de théologie protestante de Suisse romande.

Le sujet imposé est le suivant :

Théologie et philosophie

Quel doit être aujourd'hui le rôle de la réflexion philosophique en théologie ?

Conditions :

1. Les manuscrits ne dépasseront pas 25 pages dactylographiées (moyen interligne).
2. L'âge maximum des concurrents est fixé à trente ans.
3. Les manuscrits devront être remis **avant le 1^{er} mars 1968**. Les candidats enverront deux exemplaires, prêts à l'impression, portant une devise en lieu et place de signature. Joindre une enveloppe fermée, sur laquelle se trouve reproduite la devise, contenant le nom, l'adresse et le curriculum vitae du candidat.
4. Le jury est composé du Comité de rédaction de la **Revue de théologie et de philosophie**. Ses décisions sont sans appel. Il se propose d'attribuer un ou plusieurs prix pour un montant global de 3000 fr. et de publier certains des travaux retenus dans le « Numéro du centenaire », qui paraîtra en automne 1968.
5. Les manuscrits, ainsi que toute demande de renseignements complémentaires, doivent être adressés à la

Rédaction de la **Revue de théologie et de philosophie**.
7, chemin des Cèdres, 1004 Lausanne.